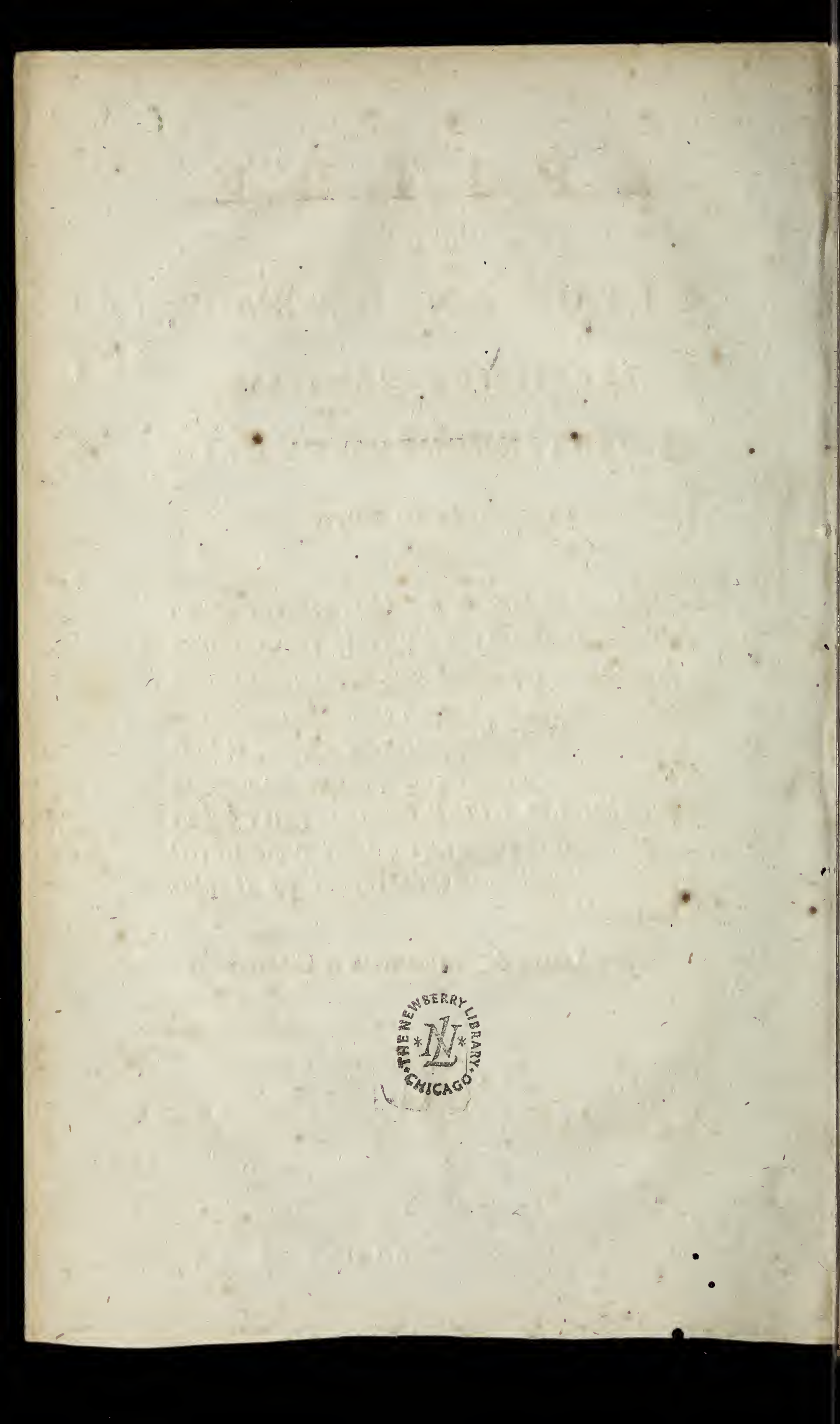
ÉPITRE
AU
CITOYEN GARAT,
PROFESSEUR D'ANALYSE
DE L'ENTENDEMENT HUMAIN,

Par un de ses Elèves.

La foule et la suite de mes idées produiroient un volume au lieu d'une lettre, je vous envoie ce petit volume, puisque vous le permettez : mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété et sans superstition, dégagés des préjugés du monde, qui aiment la vérité et non la dispute, qui ne sont certains que de ce qui est démontré, et qui se défient même de ce qui est le plus vraisemblable.

Lettre de Memmius à Ciceron.





ÉPITRE

AU CITOYEN GARAT,

Professeur d'Analyse de l'Entendement humain.

Il est donc vrai, Garat, l'homme inepte en naissant,
N'apprend à raisonner qu'à mesure qu'il sent,
Et tes sages discours dictés par la nature,
D'un savoir faux et vain renversent l'imposture;
D'une étude nouvelle aux humains routiniers,
Ta main seme de fleurs les pénibles sentiers.
L'art de se bien connoître est donc une science,
Mais le raisonnement moins que l'expérience
Vers ce premier des biens peut nous faire avancer;
Par ses affections l'homme apprend à penser.
Dans ce tout compliqué que ta main décompose,
Je discerne sans peine et l'effet et la cause;
Et si de son essence il est moins glorieux,
L'homme est humilié, mais il se connoît mieux.
Quand je marche après toi vers la retraite obscure
Où la pensée en nous se recueille et s'épure;
Où de l'entendement les magiques ressorts,
Pour les étudier reproduisent les corps,

Je crois voir les objets se divisant l'espace,
Entrer dans les cerveaux et s'y mettre à leur place;
Et selon que l'esprit les classe ou les confond,
L'homme rester inepte ou devenir profond.
Ainsi du vrai savoir franchissant la barrière,
Ta voix de la nature a rouvert la carrière.
Poursuis, Garat, poursuis, déjà tes nourissons
Agrandissent leur ame à tes doctes leçons;
Pour répandre du vrai la touchante lumière,
Ta voix dans nos climats a parlé la première,
Et sur les pas de Locke éclairant les mortels,
Dans l'homme mieux connu tu dresses tes autels;
Sur de longues erreurs partage sa victoire;
Locke accrut ton mérite et tu combles sa gloire.
Que je plains cet auteur dont la témérité
De tes raisonnemens brava l'autorité;
Il t'opposoit des siens la crédule imposture,
Et toi tu le frappois du bras de la nature.
Plaignons-le toutefois: sa déplorable erreur,
Enfant de son esprit et non pas de son cœur,
Des plus grands écrivains fut le sinistre ouvrage;
Trop souvent on s'égare à la suite d'un sage.
Mallebranche, Platon, Rousseau lui-même hélas!
Au sentier de l'erreur conduisirent ses pas:
Se tromper après eux n'est pas un si grand crime!
Permets qu'à la chaleur du flambeau qui t'anime,
De la philosophie ennoblissant le ton,
Je réfute en mes vers Mallebranche et Platon,

Ta raison, ton courage échauffent mon génie;
Apollon va tenir le prisme d'Uranie :
De ce dédale obscur je brave les détours;
Mon fil est dans ta main lorsque je les parcours;
Et si je m'égarois, ne sachant me contraindre,
Je marquerai l'écueil pour apprendre à le craindre.

Dès qu'il a vu le jour, et fragile et borné,
L'enfant par la douleur sans cesse importuné,
Mourroit de ses besoins infaillible victime,
Sans le sein maternel qui l'aide et le ranime.
L'amour, de son enfance infatigable appui,
Gémit de sa foiblesse et veille autour de lui.
Où pourroit-il puiser, sans un guide fidèle,
D'un lait conservateur la source maternelle?
Bien plus : de ses besoins à toute heure averti,
Pour aimer l'existence il faut qu'il ait senti.
Echappé du néant, mais près de sa ruine,
Il est, pour le bien peindre, une frêle machine,
Qu'il faut, pour conserver sa mourante vigueur,
Ranimer au secours d'une douce liqueur.
Enfin, débarrassé d'une humeur indiscrette,
Superflu dangereux dont le poids l'inquiète;
La main qui le dirige et qui fit son trousseau
Vient porter la lumière autour de sôn berceau;
Son odorat naissant, son toucher, son ouie
Dévelopent à peine un principe de vie;
Et son goût incertain, ses naissans appétits
Repoussent plusieurs fois des bienfaits mal sentis.

Que pourroit-il connoître ? il s'ignore lui-même ;
De conserver ses jours enfin l'attrait suprême,
Ouvre par le besoin ses lèvres au desir,
Et d'un vœu tout puissant lui fait un doux plaisir.
Un besoin mieux connu qu'il veut faire comprendre,
Par des cris, par des pleurs, bientôt se fait entendre.
Ainsi, de jour en jour, d'un œil plus assuré,
Discernant les objets dont il est entouré,
Il sent de se nourir la douceur salutaire ;
Il sourit, il tressaille aux doux soins de sa mère.
C'en est fait: l'homme existe, il vient de commencer;
La nature a senti, l'homme apprend à penser.
Désormais, tous les jours de sa course mortelle,
Il fera de lui-même une étude nouvelle ;
Toujours environné d'impérieux besoins,
De sa fragilité trop sincères témoins,
Et sans cesse contraint dans sa triste carrière,
D'apprendre à mieux sentir pour les mieux satisfaire.
Mais avant d'acquérir ces premiers élémens,
Que de soins, que d'erreurs ont tourmenté ses sens !
La foiblesse, l'effroi, la douleur, l'ignorance
Ont de ses jeunes ans fatigué l'impuissance :
Jusqu'à lui, par instinct, l'erreur même a passé,
Et son doigt sans saveur dans sa bouche placé,
Ne pouvant lui donner la sève nouricière,
A dans son jeune cœur fait germer la colère.
Ainsi les passions, de leur funeste sceau

Viennent à notre insçu marquer notre berceau ;
Et des impressions qu'a reçu notre enfance,
Dépend presque toujours notre entière existence.
Heureux donc le mortel qui sachant mieux penser,
Connoît l'erreur des sens et sait la redresser ;
Et du fond au sommet refaisant l'édifice,
Va jusques dans sa source anéantir le vice.

Voilà de nos travers les premiers fondemens ;
Nos premières erreurs sont de faux sentimens.
Des défauts apparens de l'humaine structure,
Gardons-nous toutefois d'accuser la nature :
A la foiblesse hélas ! légitimes tributs !
Nous devions des humains porter les attributs.
Entourés de foiblesse et pétris d'ignorance,
Le corps a ses progrès, les sens ont leur enfance ;
Et l'homme avec lenteur marche à la vérité,
Comme il va du néant à la virilité.
Voyez-vous cet enclos dont l'immense étendue
N'ouvrit jamais son sein à l'utile charue ;
Des ronces, des poisons épuisent sa vigueur ;
C'est à nous d'y porter le soc générateur ;
Au lieu de ces chardons, de ces tristes épines,
Qu'un grain restaurateur y jete ses racines,
Et bientôt favorable aux mortels satisfaits,
La terre en beaux épis répandra ses bienfaits.
Nous sommes cet enclos qu'à la fin de l'automne,
A l'effort de nos bras la nature abandonne :
C'est à nous d'en tirer, pour des besoins nouveaux,

Les fruits qu'elle promet à de constans travaux.
Pour le bien, pour le mal, cette mère prudente,
Devoit à ses enfans une ame indifférente;
Elle mit dans nos corps l'être et le mouvement;
C'est à nous d'y porter le feu du sentiment.
Que le bras maternel, que les soins domestiques,
Que l'œil des magistrats, que les vertus publiques,
A le déveloper concourent à la fois;
La nature sourit au triomphe des lois.
Etonnés, confondus à ce nouveau langage,
D'ennemis déchaînés j'apperçois un nuage,
Qui provoquant sur nous et la honte et la mort,
Répond à nos discours par le droit du plus fort.
Le fanatique ardent rugit de mon systême;
Le chrétien s'épouvante, et le déiste même
Comme eux à l'unisson crie à l'impiété,
Et veut m'anéantir le tout par charité.
Aristote a lancé les foudres de l'école,
Et prodigue envers moi de l'ardente hyperbole,
En langage barbare, ou latin, ou français,
Me voue à l'anathême, et me fait mon procès.
Que répondre, GARAT, à leur criaillerie?
Crois-moi, laisse à chacun sa marote chérie;
Où bientôt d'un gibet mesurant la hauteur,
L'élève audacieux et son instituteur,
D'un supplice public subissant le scandale,
Serviront aux passans d'enseignes de morale.
Pour en avoir trop dit, Galilée et Ramus,

Autrefois, il est vrai, ne furent point pendus ;
Mais leur sort après tout en fut-il moins à plaindre ?
Soyons plus sages qu'eux et sachons nous contraindre.
Déjà l'inquisiteur et ses lâches suppôts
Font mugir devant nous l'antre de leurs cachots :
Ces messieurs de leur foi ne veulent pas qu'on doute,
Et en savoir plus qu'eux trop souvent il en coûte.
Que dis-je ? moi trembler ! moi craindre leur fureur !
Moi faire par foiblesse un pacte avec l'erreur !
Non ! dût fondre sur moi l'Espagne toute entière,
De tes principes sûrs je suivrai la lumière :
Si dans tes fiers écrits je sus la rencontrer,
Aux humains à mon tour j'oserai la montrer.
L'homme de toutes parts entouré de matière,
N'en peut que par les sens acquérir la lumière,
Ne peut connoître qu'elle, et s'il est des esprits,
Dans un cercle étranger ils restent circonscrits.
Et pourquoi de mon être agrandir le systême,
Quand tout autour de moi s'explique par lui-même ?
Ne puis-je séparer l'ouvrage et son auteur,
Sans confondre les lois et le législateur ?
Le desir, la mémoire, attributs de mon être,
Sans en priver les sens, ne les puis-je connoître ?
Principes si l'on veut plus fins, plus déliés,
Que sont-ils en effet ? mes sens modifiés.
Voyez d'un instrument la corde frémissante,
La matière aussitôt, messagère puissante,

Au fond de mon oreille en apporte le son,
Et sa corde à l'instant frémit à l'unisson.
Cet objet que retrace une glace fidèle,
Ce moi qu'elle produit, comment donc le fait-elle?
Je m'éloigne, et l'objet disparoît à mes yeux;
C'étoit moi qu'en effet un art ingénieux,
Dirigeant de mon œil la portée incertaine,
Rappelle sur ses pas, vers moi-même ramène:
Ainsi l'esprit de l'homme, invisible miroir,
Reproduit les objets dès qu'ils se sont fait voir.
Plus admirable même en ses divers ouvrages,
De ces objets absens conserve les images,
Et le cerveau puissant, en ses miroirs divers,
Au fond de son asyle enfante l'univers.
Mais pour le conserver ou pour le reproduire,
D'un principe étranger pourquoi chercher l'empire?
Et le champ où je vais, et celui d'où je vien,
Pour ne pas se toucher, diffèrent-ils en rien?
Laissons, pour nous sauver, Dieu diriger notre ame;
Mais pourquoi l'introduire où rien ne la réclame?
La matière et l'esprit, ennemis déclarés,
Par un espace immense à jamais séparés,
Se repoussent l'un l'autre: une borne sacrée,
Dans un même logis leur interdit l'entrée;
Et comme la lumière est contraire à la nuit,
Devant la vérité comme l'erreur s'enfuit.
Comme un brasier ardent fond la neige et les glaces,
L'esprit ne peut non plus s'unir avec les masses.

La nature indocile à la commune loi,
Voudroit-elle en effet les réunir en moi?
Et me formant tout seul de substances contraires,
Soumettre mon essence à des lois arbitraires,
Qui troublant à la fois et l'ouvrage et l'auteur,
Me rendroient malgré moi l'esclave de l'erreur?
O nature! enfanter cet absurde systême,
C'est te calomnier, c'est se nuire à soi-même!
Si Dieu veut me conduire au port de mon salut,
Je respecte ses lois en marchant à son but:
Mais faut-il pour atteindre à tes simples maximes,
Te faire partager mes erreurs ou mes crimes?
S'il falloit avec vous convenir qu'en effet
La matière et l'esprit forment un tout parfait,
L'homme déconcerté par cette union même,
Beaucoup moins que le mien conçoit votre systême.
Quand je vois la fourmi pillant les champs voisins,
De mon bled, pour l'hyver, emplir ses magasins,
L'araignée en réseaux assortir ses embûches,
D'un polygône adroit l'abeille orner ses ruches,
L'hirondelle, au printems, sans art ou sans métier,
Disposer sa maison et pétrir son mortier,
Le furet, du lapin destructeur implacable,
Mon chien, déjà puni, devenir impeccable,
Pour se mettre à l'abri du vent et des frimats,
L'ingénieux castor observer les climats,
Et tant d'autres objets dont les rares merveilles,
Enchantent tour-à-tour les yeux et les oreilles,

J'estime, j'en conviens, en matière d'esprit,
Ou la bête bien grande, ou l'homme bien petit.
Je crois que si des sens un plus heureux partage,
De parler, de saisir leur permettoit l'usage,
Sur nous, ces animaux chargés de nos mépris,
Sans peine du savoir emporteroient le prix;
Et qu'obéissant mieux aux lois de la nature,
S'ils n'ont pas la science, ils nont pas l'imposture.
Oui, s'ils sont moins que nous près de la vérité,
Du moins de nos erreurs ils n'ont pas hérité.
Pourroient-ils, à l'aspect de nos guerres civiles,
Regretter le poli qui règne dans nos villes?
Voir ces tyrans cruels avec tranquillité,
Et leurs juges humains, mais sans humanité?
Se combattre l'un l'autre, et mettre en leurs caprices,
A la place des lois, la vengeance ou les vices.
Muse, changeons d'objet; car je sens que les pleurs,
Voudroient de mes tableaux effacer les couleurs.
Je reprends, et je dis qu'au fond de ma pensée,
De tout ce que je sens la masse dispersée,
Du travail et du tems produit laborieux,
Passe, pour y venir, par mes mains, par mes yeux,
Par mes sens en un mot; et que si ma mémoire,
A mon commandement en reproduit l'histoire,
Au fond de mon cerveau, ma sensibilité
Retrace les objets avec vivacité;
Ou plutôt ce sont eux qu'un art fécond, suprême,

Reproduit, quoiqu'absens, et replace en moi-même.
Et pourquoi mon esprit ne le feroit-il pas ?
Portons autour de nous nos regards et nos pas :
L'œil dans tous les objets ne voit que des surfaces,
Pourquoi dans mon cerveau porteroit-il des masses ?
L'homme peut-il donc être, en formant ses trésors,
Plus puissant au-dedans qu'il ne l'est au-dehors ?
Et de son être enfin renversant le systême,
Peut-il aller plus loin que ses facultés même ?
Ce chêne audacieux, dont le sommet lointain,
Dédaigne les efforts de mon œil incertain ;
A ses rameaux divers transmet-il leur pâture,
Autrement que le tronc les tient de la nature ?
Comment à mon esprit représenter César,
Ou tout puissant dans Rome, ou traînant à son char,
De la patrie en pleurs les aigles abattues,
Ou les débris fumans des nations vaincues ?
Supposons que laissant tout guide et tout appui,
Cherchant à retrouver ce héros dans autrui,
Pour en faire à mes yeux la peinture naïve,
Vous n'ayez jamais lu Plutarque ou Titelive ;
Vous allez, lui donnant sa forme et sa couleur,
Vous même devenir son peintre et son tailleur :
Et créant des Romains l'habillement fantasque,
Lui faire à votre gré ses armes et son casque.
Vous ferez, lui donnant et la lance et l'armet,
Sur son front menaçant floter un beau plumet ;

Vous le ferez marcher vers le champ des allarmes ;
Ou ceint d'un baudrier, ou dans sa cotte d'armes,
Et guerrier de nos jours, ou chevalier français,
Par la bombe à Pharsale éclater ses succès.
Plus bizarre peut-être y ferez-vous encore,
Balancer dans sa main l'étendard tricolore.
Voilà comme un esprit de savoir dépourvu,
Rapporte à ce qu'il voit tout ce qu'il n'a point vu :
Un enfant, du village échappé de la veille,
Demande si Paris est plus grand que Corbeille.
Mais si vous connoissez ces savans atteliers,
Où la navette en main d'illustrés ouvriers,
Sur la laine animée enfantent les images
Des héros dont la gloire illustra tous les âges,
Alors, dans votre esprit, de bizarres portraits,
N'en viennent plus changer ou confondre les traits.
L'histoire, en ses tableaux, prévenant l'équivoque,
A côté du héros fait marcher son époque ;
Et vous discernez mieux que vous ne l'aviez cru,
Alexandre et César, Tancrède et Pichegru.
C'est ainsi qu'en un mot, le savoir, l'ignorance,
Font parmi les humains toute la différence.

Vous allez à ce mot encore vous récrier ;
La nature en ses dons vons paroît s'oublier.
Elle a fait, dites-vous, aveugle ou bien barbare,
De ses présens divers un partage bizarre.
Tel, presque malgré lui, devient savant, profond,
Dans de vaines sueurs tel autre se morfond.

La nature au hasard prodiguant ses largesses,
Dispense les talens ainsi que les richesses.
Arrête, enfant ingrat, tes cris séditieux!
Avant de l'outrager, du moins connois-là mieux!
La nature envers nous avare ou libérale,
N'a point fait de ses dons la mesure inégale.
Qui de nous, en naissant s'en est vu méprisé?
Ou d'un sixième sens fut-il favorisé?
Eh quoi! ces malheureux, bien plus que vous à plaindre,
Qu'à jouir de trois sens elle a voulu contraindre,
S'élèvent comme nous aux prodiges de l'art;
L'aveugle de Priseaux, les enfans de Sicard,
Réparent de leurs sens l'inégale mesure,
Et, marchant nos égaux, ont absous la nature.
Son livre, à tous les yeux incessamment offert,
Pour chacun des humains seroit encore ouvert:
Nous seuls l'avons fermé, barbares que nous sommes!
Nous trompons la nature, et dégradons les hommes.
De nuages épais, trop long-temps surchargé,
Le savoir, de sa chaîne enfin s'est dégagé.
Grace au ciel, de tromper à force de science,
Le mensonge n'a plus la funeste licence.
Toujours trop révéré, souvent mal entendu,
Aristote en tous lieux avoit tout confondu.
L'erreur, par le secours d'un argument bizarre,
De régner en tyran avoit le droit barbare,

Et le mensonge en forme aux humains présenté,
D'un moyen terme adroit, heurtoit la vérité.
Le vice même alors s'affermit par l'étude,
Et l'homme dans l'école apprit l'ingratitude.
Ainsi, par son disciple, un maître méprisé,
Se vit frapper du fer qu'il avoit aiguisé;
D'un soryte embrouillé, Xénocrate victime,
Perdit de ses leçons le tribut légitime;
Au plus saint des devoirs, l'élève pointilleux,
Opposa d'un refus l'argument vétilleux;
Et le Sénat trompé par un faux enthymême,
Commit une injustice en dépit de lui-même.
Le mensonge des Grecs, parmi nous reproduit,
Fut dans l'Europe entière à son tour introduit;
Il régna sur la terre aux tems de barbarie;
L'amour des entités devint idolâtrie.
D'adorateurs muets, Aristote entouré,
Régna plus que jamais sur le monde égaré,
Et la loi prosternée aux genoux de l'idole,
Défendit de penser sans l'aveu de l'école.

Ces âges ténébreux, grâce au ciel sont passés;
Le mensonge et l'erreur de leur trône chassés,
Respecteront l'autel où Minerve placée,
Préside pour jamais aux droits de la pensée.
Brille, revis en nous, bienfaisante raison!
Soutiens le bras vengeur qui brisa ta prison!
Et pour prix des efforts qu'il a faits pour ta gloire,
En comblant tes bienfaits, affermis ta victoire.

De

De géans, autrefois, un groupe audacieux,
Essaya, nous dit-on, d'escalader les cieux.
Supposons un instant le récit véritable;
Cherchons la vérité sur les pas de la fable.
L'auroient-ils pu, dis-moi, si leurs bras écourtés,
A quatre pieds de terre eussent été plantés;
Si, comme nous enfin, ils n'avoient de la tête,
Du modeste arbrisseau passé du moins le faîte?
Tels, si mieux partagés en stature, en moyens,
Nous pouvions, d'ici bas, plus heureux citoyens;
De la terre et des cieux percer toutes les voiles,
Et lire sans lunette au livre des étoiles,
Contempler l'artisan qui meut les végétaux,
Dans leur sombre attelier surprendre les métaux,
Si nous pouvions sur-tout nous connoître nous-même,
Sans doute, à la faveur de ce pouvoir suprême,
Du centre de la terre au douzième des cieux,
L'homme pourroit lever son vol audacieux.
Il seroit tout puissant, et sa voix libre et sûre,
Serviroit d'interprête à toute la nature.
Il est foible, borné; l'ignorance est son lot;
Mais faut-il que l'erreur en vienne faire un sot?
Et porter dans son cœur, par de fausses maximes,
Le goût des préjugés, des vices et des crimes?

Relisons d'Arouët le conte ingénieux;
La vérité par lui va nous sauter aux yeux.
Cet immense Mégas, qui dans sa main profonde,

Fait jouer le vaisseau qu'il a tiré de l'onde,
Et ce Micros pour lui plus petit en effet,
Que ne l'est un ciron pour l'homme stupéfait,
Avoient sans doute une ame en leur corps répandue,
Inégale en moyens ainsi qu'en étendue.
Selon nos facultés, il est donc des rapports,
Des lois que nos esprits reçoivent de nos corps,
Qui suivent de nos sens le nombre et les limites,
Et les ames enfin sont grandes ou petites !
En rentrant même au sein de la réalité,
Je crois autour de nous en voir la vérité.
De ce cultivateur à robuste ignorance,
A ce profond savant quelle est la différence ?
Tous deux également ont à-peu-près senti ;
Mais l'un a tout serré, l'autre a tout diverti.
Chez l'un, comme en fuyant, les images tracées,
Se sont dans son esprit l'une l'autre effacées :
L'autre, élevant son ame aux plus hardis projets,
Par souvenirs exacts dispose les objets ;
Sent, pense, réfléchit, veut, compare, imagine,
Et, comme des signaux, les classe et les combine.
L'un, onde fugitive, inutile miroir,
Ne retrace l'objet que lorsqu'il se fait voir :
L'autre, de ses profits conservateur plus sage,
Est de portraits vivans un immense assemblage ;
Et le tems destructeur peut seul de ces portraits,
En déchirant la toile, effacer tous les traits.
L'un, prodigue éventé d'un superbe héritage,

Dévore en peu de jours ce qui fut son partage :
L'autre, en sage économe, administrant son bien,
Grossit ses capitaux, sans se priver de rien.
Telle est de nos esprits l'essence véritable,
Entourés d'un abyme immense, impénétrable ;
Nos sens, pour agrandir leur règle et leur compas,
Se trouvent arrêtés à chacun de leurs pas.
On dit qu'à l'Océan, Dieu d'une voix puissante,
Dit : » Je fixe à ces bords ton onde mugissante :
» Si jamais ton orgueil osoit les mépriser,
» Contre ce grain de sable elle ira se briser. «
La mer promit, dit-on, et puis devint parjure ;
D'une aussi forte voix, la puissante nature
Dit : » Respectez, mortels, ma souveraine loi ;
» L'infini, l'éternel, je les garde pour moi. «
A cet ordre sacré, les hommes indociles,
Dédaignèrent bientôt des plaisirs trop faciles ;
Comme la nouvelle Eve, ardens à nous salir,
Au bourbier des erreurs nous aimons mieux croupir.
Ainsi de nos repas les pays tributaires,
Apportent à grand frais leurs plantes étrangères ;
Tandis qu'autour de nous, et presque sous nos mains,
La nature produit et nos mets et nos vins :
Mais ce bon qu'à goûter nous n'aurions point de peine,
Ne vaut pas le mauvais d'une rive lointaine,
Ce n'étoit pas ainsi qu'ignorans et bornés,

La nature au savoir nous avoit destinés.
De l'homme autour de lui les sphères circonscrites,
Avoient de ses efforts désigné les limites :
Ainsi, par des savans un sourd interrogé,
De ses affections racontant l'abrégé,
D'un aveu dangereux ignorant le scandale,
Convint que jusqu'alors, dépourvu de morale,
Des vertus des humains, les rapports et lés lois,
N'avoient jamais en lui fait entendre leur voix :
Du grand être, à travers ces globes et ces mondes,
Il n'avoit pas percé les demeures profondes ;
A les y chercher même il n'avoit pas songé,
Qu'au reste entre leurs mains il avoit bien changé.
Sicard, à ses enfans, si vain de son systême,
Peut-il sur ces objets rien enseigner lui-même ?
Quoi ! pour faire penser il lui faut des portraits,
Pour se manifester Dieu prendra-t-il des traits ?
Du néant, à son tour la peinture tracée,
Entrera donc aussi dans leur foible pensée !
Ainsi, par des canaux qu'il n'a point respectés,
Le vrai comme l'erreur entrent de tous côtés.
En le voyant ainsi créant une barrière,
Du physique au moral leur ouvrir la carrière,
Je crois voir un docteur se morfondre à chercher,
L'art de tenir son corps, d'entendre ou de marcher.
La pensée et les sens ont un pas uniforme ;
Ils se tiennent en nous comme l'être et la forme.
Ces enfans, pour penser n'ont pas besoin de loi :

Sicard, tu peux te taire, ils pensoient bien sans toi!
Ces cœurs, que tu pétris au gré de ton systême,
En sortant de tes mains, ne seront plus eux-même.
Vous allez m'opposer un certain sentiment,
Qui chez l'homme, dit-on, prévient le mouvement;
Un trouble intérieur, dont les secrets reproches,
Du cœur prêt à faillir défendent les approches.
Mais par divers objets, votre esprit confondu,
Ne se méprend-il point sur l'objet prétendu?
Au moment de commettre une action infame,
L'homme ne sent-il point s'élever dans son ame,
Le souvenir des maux dont il fut menacé,
Et que dans son esprit rien n'a plus effacé?
Au plus petit péché qu'il auroit pu commettre,
Sa nourrice eut le soin de tourmenter son être;
Et toujours à côté du plus léger défaut,
On fit marcher le loup, le diable ou l'échafaud;
Et même en cet instant où se troublent nos ames,
N'est-il rien pour Samson, pour les fers, pour les rames?
Ce trouble intérieur parleroit-il si fort,
S'il ne falloit pas craindre ou la honte ou la mort?
De plus: si des tourmens la crainte légitime,
Nous arrête au moment de commettre le crime,
Pourquoi donc notre cœur pour le mal averti,
Prêt à faire le bien reste-t-il amorti?
A l'aspect d'un mortel dont le besoin m'appelle,
Pourquoi de la justice, une vive étincelle,

Ne vient-elle aussitôt, frappant mes yeux surpris,
D'une bonne action me présenter le prix?
C'est qu'on a sur ce point négligé mon enfance,
C'est qu'on ferma mon cœur à cette jouissance,
Pour ne l'ouvrir qu'au trouble, au remord, à l'erreur.
Mais si, voyant le pauvre et sa vive douleur,
Je détache ma bourse, et soudain le soulage,
Des maux que j'ai soufferts la vive et forte image,
Vient aussitôt se peindre et m'inspirer l'effroi;
Les souffrances d'autrui me font trembler pour moi,
Et du mal qu'on n'a pas, la précieuse absence,
Du bien dont on jouit double la jouissance.

Qu'est-ce que le remord et son pouvoir actif?
Au péril encouru c'est l'esprit attentif:
Des grandes passions il a le caractère;
Il pénètre l'esprit, l'étourdit et l'altère.
Ainsi que d'un forfait, d'une bonne action,
Le souvenir, funeste à notre attention,
D'un livre qui nous plaît obscurcit les images,
Et vient à notre insçu se tracer sur ses pages.
Du bien qu'il a valu, le crime satisfait,
Retrace en même tems le mal qu'il n'a point fait;
Et de ces deux objets, l'image retracée,
De trouble, malgré vous, remplit votre pensée.
Mais ce combat fatal doit-il durer long-tems?
Il faut, pour le savoir, consulter les méchans.
Je pense que, vainqueurs d'un trouble légitime,
Ils n'ont plus dans le cœur que le fruit de leur crime:

Que, par la jouissance, à la longue étourdis,
Pour de nouveaux forfaits ils deviennent hardis ;
Et, comme pour prétendre à la sagesse humaine,
L'honnête homme en sa course a pris beaucoup de peine,
Le méchant, pour atteindre au comble des forfaits,
Compte par ses efforts tous les pas qu'il a faits.

Il n'est point dans les bois de vertus, ni de crimes ;
Les mouvemens de l'homme y sont tous légitimes :
L'instinct, de la nature arbitre souverain,
Du besoin au repas le conduit par la main ;
Des mères, des époux, dirige la tendresse,
Et le secours finit, ou finit la foiblesse.

Des vertus et des mœurs quel est le fondement ?
Qui nous fait grands, petits? c'est le gouvernement.
Oui, la vertu de l'homme émane des lois même,
Du bien de ses égaux qui fait son bien suprême,
Ou plébéien obscur, ou d'honneurs revêtu,
S'il est bon citoyen, honore la vertu.
L'homme fait-il le bien : la loi le récompense ;
Fait-il le mal : la loi dicte aussi sa sentence.
Mais ce bien et ce mal, concrètes quantités,
Dans l'opinion seule ont leurs diversités :
Pour les apprécier, la règle est incertaine,
Et, d'un mal de Paris, fit un bien dans Athène.
Le fripon sans adresse à Sparte étoit honni ;
L'égoïste muet ailleurs étoit puni,

Et pour Rome présente, un froid célibataire,
Est plus voisin du ciel que le plus tendre père.
Mais qu'on ne dise pas que tout gouvernement,
Au bonheur des humains doit être indifférent.
Il est dans les états une règle commune,
Qui par l'opinion en fixe la fortune.
Dans ceux où par malheur la superstition,
Fait des biens à venir naître la passion,
L'amour de la patrie est un défaut lui-même,
Le desir de la mort une vertu suprême.
La nature se tait, et les cœurs sont glacés;
Des parens, des amis, les droits sont effacés:
La piété muette en bannit l'industrie,
Ou plutôt, en effet, il n'est point de patrie.
Comparez, pour bien voir, l'influence des lois,
Aux Romains d'aujourd'hui les Romains d'autrefois;
Le sol n'est point changé: comme dans ses beaux âges,
Rome de ses héros reproduit les images:
Le Tibre audacieux baigne encore ses remparts;
Mais quels tristes objets y fixent nos regards?
D'un temple injurieux, l'outrageante Coupole,
Couvre de ses lambris les murs du Capitole;
Et de vils cardinaux, des moines sans vertus;
Respirent le même air que respira Brutus.
En déplorant l'effet, admettez donc la cause,
Et faites un aveu que le vrai vous impose.

Plus que par-tout ailleurs, dans la lice des arts,

L'empire

L'empire de nos sens vient fixer nos regards :
Quelqu'auteur nous l'a dit : il faut dans l'art de
peindre,
Etre ému pour sentir, et sentir pour bien feindre.
Qu'un poëte vulgaire et peintre routinier,
Qui n'échoua jamais qu'auprès de son foyer,
Prétende à son lecteur décrire une tempête;
Il va faire gronder la foudre sur ma tête :
Sa main brise la nue, et lance dans les airs,
Le vaisseau sillonné de cent pâles éclairs.
Mais dans ce grand orage où sa muse est tranquille,
Qu'a-t-il fait qu'imiter ou Voltaire ou Virgile ?
Ces poëtes divins eux-mêmes qu'ont-ils fait ?
Peut-être que jamais ils n'en ont vu l'effet.
Leurs tableaux toutefois, quoique tous chimériques,
Causent des maux réels par des maux fantastiques.
Un témoin rassuré, par ses divers récits,
Peut-être un voyageur parlant d'un sens rassis,
Au poëte sensible ont fourni la matière ;
Le génie, à l'instant d'une main libre et fière,
Invente pour saisir ; et les pâles éclairs,
S'enfantent sous sa plume, et sillonnent ses vers.

Par ce raisonnement tu te frappes toi-même,
Direz-vous ; cet exemple abat tout ton systême.
Me serois-je en effet trompé sans le vouloir ?
Me suis-je contredit ? c'est ce qu'il nous faut voir.
Des foudres, des éclairs, faut-il donc voir la
flamme ?

Et pour n'exister pas, sont-ils moins dans notre ame ?
Faut-il qu'au moment même où j'en parle en mes
vers,
Ainsi que mon papier ils traversent les airs ?
Non, non : ce peintre vrai jusques dans son délire,
Connut tous leurs effets, n'eût-il fait que les lire ;
Et lorsque devant nous sa main les reproduit,
C'est par le souvenir qu'il s'aide et se conduit.
Je dis plus : il les sent, et malgré leur absence,
Eux-même, en son cerveau, se rendent l'existence.
L'homme, de ses tableaux étendant les objets,
Elève encore son ame à de plus grands projets ;
Et son génie actif ne craint pas d'entreprendre,
De bizarres portraits qu'il ne sauroit comprendre.
Mais, pour représenter tous ces objets absens,
Contraint de se borner aux rapports de ses sens,
Du composé, sans crainte, il franchit la barrière,
Et des abstractions aborde la carrière.
Le cahos, le trépas, étonnés d'exister,
Du fond de leur tombeau viennent l'épouvanter.
Indépendans des corps, le désespoir, l'envie,
L'ambition, la rage, y reçoivent la vie.
De même, dans les cieux, le bonheur, la beauté,
Le desir, l'espérance et l'immortalité,
Attributs, au sujet unis par la nature,
Y dégagent des corps leur essence plus pure.
Sans que rien les transmette, on y sent les odeurs ;
L'ouie a ses plaisirs, le nectar ses saveurs ;

Et, dans ces lieux qu'habite un saint qu'il imagine,
L'homme n'a point de corps, et la rose d'épine.
De ce raisonnement qu'on ne peut contester,
Si quelqu'esprit timide osoit encor douter,
Du vrai qu'il méconnoît, une vive étincelle,
Portera dans son ame une clarté nouvelle.
Vous avez lu Clarice, Héloïse, Faublas;
Malheur à qui veut plaire, et ne les connoît pas!
Par-tout, c'est le desir qui combat la tendresse;
Par-tout, c'est le plaisir qui conjure et qui presse.
Si vous êtes sensible à ce vif intérêt,
De la bonté d'un livre infaillible cachet,
Vous suivez ces amans dans leurs tendres allarmes,
Saint-Preux, Faublas en pleurs, vous font verser des larmes.
Quand le cœur de Clarice est ému vivement,
Le votre est aussitôt comprimé, pantelant,
Et d'un séducteur même imitant la bassesse,
Avec lui vous tombez aux pieds de sa maîtresse.
Entre les deux amans, tour-à-tour combattu,
Vous aimez tour-à-tour le vice et la vertu.
Mais pour être sensible à ce tendre délire,
Pour peindre ces combats ne faut-il que les lire?
Non, non: pour imiter il faut avoir connu.
Ce jeune homme, à quinze ans, d'aujourd'hui parvenu,
Dont l'ame fut toujours à l'amour étrangère,
Peindra-t-il le plaisir que me fait ma bergère?

Avant l'éveil d'un cœur, muet jusqu'à ce jour,
Comment te peindroit-il, délire de l'amour ?
Du bonheur des amans délicieuse ivresse,
Attraits de la beauté, charmes de la tendresse ?
Qu'êtes-vous pour son cœur, vous, charmans petits riens,
Où ma Cloë me fait trouver de si grands biens !
Vous n'êtes rien encor pour les ames novices ;
Ce foible adolescent ignore vos délices :
Attendez que son cœur prêt à s'épanouir,
De ce bonheur suprême ait appris à jouir ;
Alors, peintre animé de ce qu'il peut connoître,
Des plaisirs de l'amour il va parler en maître.
Voilà ce qu'écoutant tes sublimes leçons,
GARAT, osa redire un de tes nourissons ;
Il voulut, de son être observant le systême,
Chercher l'homme dans l'homme, et le rendre à lui-même.
Peut-être que l'erreur a glissé dans mes vers ;
L'élève de Newton peut bien voir de travers.
Mais si la vérité, sagement énoncée,
Comme dans tes écrits revit dans ma pensée,
L'honneur de l'avoir dite appartient toute à toi ;
L'erreur m'appartient seule, et je la prends sur moi.
D'études, de plaisirs, cette vaste carrière,
M'opposoit autrefois une immense barrière.
Je t'entendis, GARAT ! un nouvel univers,
Vint m'offrir à l'instant ses miracles divers.

Telle, perdant bientôt sa froideur excentrique,
La matière s'embrase au foyer électrique.
Peut-être, quelque jour, d'un vol audacieux,
J'oserai fendre l'air et mesurer les cieux,
De l'univers entier parcourir l'étendue,
Débrouiller du cahos la masse confondue;
Et dans leurs accidens, étudiant les corps,
A l'homme, autour de lui, déployer ses trésors.
Aujourd'hui la raison m'ordonne de suspendre;
Je ne peux rien oser, si je ne peux t'entendre;
Il faut que tes leçons me servent de soutien,
Q... mon ouvrage cesse, et soit en tout le tien.

FIN.